

# L'ANARCHIE, L'ANARCHIE

CHARGE ÉPORMYABLE POUR UNE ÉPORMYABLE RÉAPPROPRIATION DE LA QUESTION LINGUISTIQUE

Par Mathieu Blais

Je n'ai jamais écrit sur la langue, son importance. C'est une question qui m'ennuie, profondément. Pourtant, j'aurais plus d'une raison de l'avoir fait. J'enseigne la littérature dans des classes où celle-ci, parfois, fait cruellement défaut. J'écris aussi, beaucoup : des romans, de la poésie. Plus rarement des textes comme celui-ci. J'utilise donc cette langue comme un charpentier son marteau. Je ne la vénère pas pour autant. Je la respecte, encore là, comme un charpentier son marteau. Qui plus est, je suis, nous sommes, ici, au Québec : dans ce non-pays qui est le nôtre. La langue y est âprement défendue. Elle fait partie de ce que l'on pourrait qualifier de zone de protection culturelle inaliénable. On ne parle pas contre la langue parce qu'elle incarne une partie de notre particularisme culturel, de notre unicité historique. Même si on la parle mal, même si on l'écrit mal, même si on a trop souvent honte de nos accents, même si on ne lit surtout pas les auteurs de chez nous, on ne parle généralement pas contre notre langue. En la maintenant sur un piédestal cependant, en l'isolant de nous, de ce que nous sommes, nous nions ce qui la compose en propre.

La langue est vivante, il faut s'en faire une raison. Elle ne nous appartient pas.

Et rien encore ne la relègue aux musées, ou aux temples.

Avant de nous retrouver sans voix, avec des mots blancs, des mots si propres qu'ils ne voudront plus rien dire, j'aimerais présenter ici cinq propositions qui visent une épormyable réappropriation de la question linguistique. Plutôt que de refaire la sempiternelle statique défense et illustration de cette langue inatteignable qui se meurt derrière une rangée de béquilles et de lampions, cet appel se veut davantage une réflexion ouverte sur le potentiel infini de la langue de demain.

## 1. APATHIE LINGUISTIQUE ET REMÈDE DE CHEVAL

La langue est vivante, elle ne nous appartient pas.

Partons de là, de ce constat.

Pour qu'on la sente vivre, elle ne doit donc plus nous être arrachée pour être aseptisée par le conformisme ambiant de l'establishment. Elle ne doit plus quitter nos bouches pour aller se dessécher par la suite sur des tribunes plates qui sentent le poisson mort et le froid parler bourgeois. Parce que coupée de nous, loin de nous et dépossédée de nous, cette langue arrachée finit par générer des tapons inertes de mots asphyxiés et bleissants qui inondent tout et qui empêchent tout. Des mots qu'on ne lit de toute façon pas, ou peu, ou mal. Et même si l'hygiénisme linguistique dominant condamne nos devenirs historiques à la quadrature de nos petits cercles restreints, nous célébrerons malgré tout l'importance de cette langue parce que nous sommes aliénés et complexés. Nous nous aimons petits, petits et colonisés. En ce sens, notre actuelle apathie linguistique doit cesser. C'est à une languàsacres et à une languàrêves, c'est à une languàvie que j'aspire, une vraie langueneuve vraie qui repousserait toutes les frontières : une langue d'ouvrir à possibles. Le constat est là. Il commande une charge épormyable pour une épormyable réappropriation de la question linguistique.

Notre avenir dégagé n'existera qu'avec les mots de demain.

Et la langue qui les portera est encore à inventer.

Partons de là, en toute humilité.

En toute liberté surtout.

## **2. L'APPEL DES POÈTES**

Si la langue de demain ne nous appartient pas plus que celle d'aujourd'hui, l'ensemencement nécessaire à sa venue au monde incombe peut-être avant tout aux poètes. Pourquoi? Parce qu'ils n'ont pas encore abdiqué sur l'inventivité et la sacralité de la langue qu'ils ont reçue en héritage. Parce qu'ils ne célèbrent pas celle-ci inutilement, ne la mettent pas en valeur gratuitement. Parce que les poètes savent que cette langue n'est rien si elle n'est pas bousculée et remise en question, et ils la respectent d'autant plus en la relançant ailleurs, vers

de nouveaux paradigmes d'énonciations. Ils ont compris que la langue ne doit pas être fixée dans l'immobilisme institutionnel d'une société décérébrée et complaisante qui perd de vue l'essentiel de ce dont elle est capable. La langue, qu'elle soit française, anglaise ou montagnaise, n'est absolument rien en elle-même. C'est ce que la langue déploie dans son inventivité qui est le seul véritable enjeu, car la langue est belle et bien vivante. Elle ne nous appartient pas. Et les poètes de tous les temps montent ainsi la garde du monde, comme disait Miron, car ils savent qu'une espérance sommeille quelque part et n'attend que leur puissant appel.

Cette languanarchie des poètes est l'impulsion qu'il faut à ce non-pays qui est le nôtre pour le sortir de sa torpeur.

Rappelons-le-nous, par-devers nous.

### **3. LA LANGUE-DOGME ET LA DÉCOMPLEXION**

Cette languidéale que j'espère n'a rien à voir avec le *Bon usage* ou le *Bescherelle*, et en même temps elle leur doit presque tout. La langue, celle d'hier et d'aujourd'hui et de demain, est aussi meuble et explosive que du plastic. Elle commande la subversion, l'inventivité et la liberté. Elle ne doit surtout pas être réduite à la seule application de ses règles et de ses normes. Au contraire. Toutes les grammaires du monde doivent être réécrites et débauchées. Toutes les syntaxes doivent être revues et perverses. De nouveaux verbes doivent être proposés. Ce travail de transformation doit s'effectuer sans cesse, c'est seulement par là que l'épormyable charge pour une épormyable réappropriation de la question linguistique arrivera et que nous recommencerons, peut-être, à rêver. En fait, à force de la célébrer, de la défendre, de la mettre sous la loupe grossissante de nos propres complexes linguistiques de colonisés historiques, on a fini par réifier une langue creuse, une langue vidée de toute signification. Une langue qui bande mou, impuissante : une langue-dogme. La langue-dogme n'est rien en elle-même, répétons-le-nous. La langue-dogme ne fera jamais l'indépendance. La langue-dogme ne fera jamais un pays. La langue-dogme n'est pas la culture. La langue-dogme n'est pas même la littérature. C'est ce que la langue charrie qui porte l'avenir du monde. C'est ce qu'elle peut énoncer qui permet de renverser des gouvernements. C'est ce qu'elle évoque parfois qui appelle à repousser plus loin les frontières.

C'est dans la transgression de ces languàrègles que les meilleures littératures se forment.

C'est vers une langue décomplexée que nous devons sans cesse nous diriger.

Je n'en reconnaîtrai jamais aucune autre.

#### **4. L'ENSEMENCEMENT CRÉATIF NÉCESSAIRE**

En ce sens, la languactuelle doit être bousculée, questionnée et réanimée, on doit utiliser toutes les ressources qu'elle possède, sans restriction, aucune. On doit surtout refuser de se la faire arracher systématiquement de la bouche dès l'enfance. Hugo, déjà, mettait le bonnet rouge au dictionnaire et nous montrait la voie. C'est sous le drapeau noir des anarchistes, à la suite de Gauvreau, d'Isou ou d'Artaud que je convoque, moi, ma languidéale : une langue qui dynamite la syntaxe et appelle les néologismes, les emprunts, une langue qui veut refaire son alphabet, son orthographe et sa grammaire, une langue qui sacre et qui gueule et qui braille, une langue du vendredi, pleine des scories de la semaine, mais heureuse de se débarrasser du poids de son quotidien en vidant une caisse de bières et en s'autorisant les mots crus et les mots vrais qu'impose le réel, les mots slaques de la fin de semaine. Les mots du mythe de la nuit.

Une langue qui se pacte, lentement, en profitant de chaque gorgée, jusqu'à se réinventer complètement au lever du jour, quand les bouteilles sont vides et que le last call, depuis longtemps déjà, a été appelé.

Une langue de poète, qui n'en finit pas de laper le fond de son verre, parce qu'il est plein de réel et qu'y sommeille le nécessaire de magie pour refaire le monde.

Une langue-barricade, une langue-promesse, une langue-chant.

Une langue-pirate qui vlang et qui boum-zing et qui traztasgrit.

Une langorigine.

(Ré)Créatrice.

## 5. L'ANARCHIE, L'ANARCHIE

C'est une langue libre comme allaient nos ancêtres rabelaisiens et coureurs des bois, sur des sols vierges et des territoires immenses, que je reconnais donc comme mienne. Rien à voir avec les guides du bon parler français ou les capsules linguistiques de Radio-Canada. Rien à voir avec l'obligatoire apprentissage de la conjugaison et des autres règles de la langue française. S'ils sont essentiels jusqu'à un certain point, si nous ne pouvons pas faire fi de leur nécessaire maîtrise, ils ne sont pas la finalité. La langue que je reconnais comme mienne n'est pas cette fenêtre fermée. Elle n'est pas cette immuabilité historique. Elle n'a surtout rien à voir avec cette langue fixe et stérile des analyses, des dissertations et des thèses, cette langue qu'on force à faire entrer dans des boîtes, des paramètres et des contingences, cette langue fonctionnaire, cette langue de classes et de profs plates à en mourir d'ennui, cette langue de parler trop propre et sans passion, cette langue trop vide, trop neutre, trop people, trop prévisible, trop convenue, sans possibilité de ramanchures avec notre réel à nous, notre monde à nous, notre volonté d'être nous, à nous.

C'est pour ça que la charge épormyable pour une épormyable réappropriation de la question linguistique est nécessaire.

La langue doit s'expérimenter.

La langue doit s'hurler.

La langue doit grincer.

La langue doit faire mal.

Elle doit claquer bruyamment.

Elle doit surtout rester arrimée là, à sa place, dans nos bouches pleines de parlures et de mots croches, dans nos têtes où poussent nos plus fortes et nos plus belles aspirations, nos plus puissantes émotions. Elle ne nous appartient pas, mais elle doit continuer à se réinventer, à se remettre en question, ou assumer sa disparition prochaine. Comme la nôtre, collective, et probablement inévitable sinon. Alors, peut-être, avant notre ultime

déréliction, nous nous écouterons, nous nous lirons, nous nous penserons, nous nous relancerons. Afin d'éviter, comme le craignaient les automatistes, notre propre gauchissement, peut-être, avant, arrêterons-nous de nous nier et nous appellerons-nous vers demain, avec les mots neufs de demain : des mots de résine et de métal, de chrome et de soleil, des mots de futur organique. Des mots qui respirent librement et qui se pensent librement. Loin de l'apathie langagière ambiante. Dans la pleine et épormyable charge de cette épormyable réappropriation linguistique, à crier, moi/nous : L'ANARCHIE, L'ANARCHIE.